3e Année. — N° 137 (avec patrons). Dimanche, 16 Août 1874.

# REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 75 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

SOMMAIRE

GRAVURES : Robe de déjeuner. — Dolman. — Toilette de promenade (devant et dos). — Exposition pour statue de la Vierge, 8 dessins. — Quatre souliers de dames. — Deux bottines de dames. — Bande au crochet tunisien. — Salon d'été. — Coiffure de jeune fille (devant et dos). — Tunique cache-poussière (devant et dos). — Rébus.

SUPPLÉMENTS : Planche de modes coloriées. — Planche de patrons.

## EXPLICATION DES GRAVURES

**1. Robe de déjeuner** ou toilette élégante pour la campagne, en nansouk blanc très-fin. Le jupon a par derrière un grand volant dans le bas et trois bouillonnés à deux têtes en nansouk. Un quatrième bouillonné retient par devant un volant brodé au plumetis avec jours ou en broderie anglaise. Le tablier, absolument rond, remonte sous la basque, et est fixé par une écharpe de faille rose, qui forme le pouf de la jupe. Ce tablier est orné d'un volant brodé dans le bas et de deux bouillonnés de nansouk séparés par des entre-deux brodés. Le corsage, en nansouk, est à basques rondes, garnies d'un bouillonné et d'une bande brodée. Les manches unies se terminent par deux entre-deux séparant deux bouillonnés et une bande croisée qui retombe sur la main. — Modèle de Mlle du Brux, rue Saint-Honoré, n° 281.

**2. Dolman.** — Voir les patrons sur le supplément. — Joli vêtement de forme nouvelle en drap cachemire, couleur beige, avec galons assortis, orné d'une belle plume frisée, entièrement doublé de soie croisée. — Modèle des grands Magasins de la Paix. Prix, 190 fr.

1. ROBE DE DÉJEUNER. — MODÈLE DE Mlle DU BRUX. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

**3-4. Toilette de promenade** vue devant et derrière. — Modèle de M. Kingsbury, rue Scribe, 7. — Robe de taffetas d'Italie aux rayures blanches et noires alternées.

La jupe arrondie est presque ras de terre ; elle est ornée en cercle de deux volants plissés surmontés d'une bande liserée de taffetas noir ; cet ornement est pris dans le droit fil de l'étoffe.

La troisième garniture s'arrête sur les côtés, à la naissance du tablier de la tunique qui la borde, et retombe en pointe de châle arrondie sur le devant ; cette tunique se croise par derrière, et se rassemble à l'aide d'un nœud d'étoffe liséré de taffetas noir ; le corsage est montant, ouvert sur un gilet à basques pointues ; une jolie petite rotonde, de même étoffe que la robe, remplace la confection ; elle est ornée d'une garniture plissée assortie à celles de la jupe. Chapeau de paille beige brodé de faille noire avec touffes de fleurs de sorbier posées au devant, pour retomber sur la calotte.

**5 à 12. Exposition pour statue de sainte Vierge.** — On commence par faire une carcasse en fil de laiton sur le modèle retracé par notre dessin 6, de grandeur proportionnée à la statue qu'elle devra encadrer : cette carcasse est montée sur un socle en carton. On enveloppe les fils de laiton de papier à fleur bien blanc, ou de papier d'argent ou d'or, à volonté ; puis on fait courir autour des montants, soit une guirlande de lis comme sur notre dessin 5, soit de toute autre fleur, à volonté, muguet, liseron, roses.

La tablette sur laquelle repose la carcasse est en carton ; elle peut être recouverte de batiste, et

ornée d'une dentelle formant nappe d'autel.

La couronne est séparée de la niche; elle se fait à part, et les montants sont revêtus de guirlandes de fleurs en harmonie avec celles de l'entourage.

La même forme de couronne peut servir pour la tête de sainte Vierge ou d'Enfant Jésus. On peut, comme je le dis plus haut, l'agrémenter d'une guirlande de fleurs, ou l'envelopper de papier déchiqueté ou de perles enfilées, qui formeront ruban.

Nous avons fait dessiner un lis en voie d'exécution; il sera bien facile de réussir. Je conseille d'acheter les pétales tout préparés; on peut les avoir en papier ordinaire, en étoffe, en papier d'or ou d'argent. Pour les faire soi-même, il n'y aura qu'à prendre modèle sur le dessin n° 8, que l'on pourra grandir à volonté; il faudra ensuite gaufrer et nerver chaque pétale dans toute sa hauteur (voir le dessin 8). Acheter des cœurs en douzaine sur le modèle n° 9 et des boutons naissants semblables au dessin 10.

En regardant les mains qui tiennent le lis en voie d'exécution (dessin 11), on se rend compte de la facilité du travail. On prend le cœur entre le pouce et l'index de la main gauche, et on dispose trois pétales autour du cœur, en les y attachant à l'aide de soie à fleur disposée pour cet usage; un peu plus bas, et en les contrariant avec les trois premiers, on pose un second rang de pétales au-dessous du premier; et pour terminer, on recouvre la tige de papier vert.

Pour le montage de la guirlande pareille à notre modèle (dessin 5), on alterne feuillages, fleurs et boutons naissants.

Si on veut faire des bouquets d'autel, on réunit en sommet les boutons naissants, on ajoute quelques feuilles, on monte ensuite des fleurs petites, puis d'autres feuilles en faisceau, et ainsi de suite. A mesure que l'on descend, les fleurs doivent s'épanouir davantage et le bouquet devenir plus large et s'étaler en éventail; du reste, pour réussir, on ne manque pas de modèles dans les églises.

On peut se procurer les carcasses toutes préparées à la maison du *Sphinx*, 55, avenue de l'Opéra, en indiquant la hauteur que l'on désire ou la grosseur de tête des statuettes. Pour les couronnes, je me chargerai aussi de l'envoi des fournitures des fleurs ou des perles, et les objets désirés seront échantillonnés.

2. DOLMAN. — MODÈLE DES MAGASINS DE LA PAIX.

**13. Soulier de satin blanc** Louis XV pour bal avec bouffette mêlée de satin et de blonde.

**14. Soulier décolleté** de chevreau et à talons Louis XV, avec bouffette de faille et barrette sur le cou-de-pied.

**15. Soulier de promenade** décolleté, maintenu au pied par une bride qui se fixe à volonté sur le côté.

**16. Soulier à talons** Louis XV avec grande bouffette coquillée en satin ou en faille.

**17. Bottine en chevreau**, lacée sur le côté et à bout verni.

**18. Bottine de chevreau** à petit bout piqué et à boutons, talons Louis XV.

**19. Bande au crochet tunisien** et broderie au point de marque. — Pour cette bande, il faut, comme pour la première, exécuter la partie du milieu et les cadres extérieurs chacun séparément, puis les relier les uns aux autres par le même travail que précédemment, pris à cheval sur les deux lisières.

Les bandes foncées seront brodées en plein à l'aide d'un point de marque exécuté avec de la soie défilée, ce qui permettra de voir le fond et formera comme un point de tulle fait sur le fond de laine.

Quant au milieu, il se brode tout simplement au point de marque, comme on le ferait sur du canevas; les couleurs *à employer* sont laissées au goût de la travailleuse; mais, en général, les couleurs doivent être très-heurtées.

3. TOILETTE DE PROMENADE (DOS).

4. TOILETTE DE PROMENADE (DEVANT).

7. CARCASSE POUR LA COURONNE.

**20. Salon d'été** composé de sièges en osier, garnis de galon de bourrelier, de frange en ficelle détordue, peignée et nattée, et ornée de pompons de laine de diverses couleurs. La table ronde et la table à ouvrage sont également en osier et garnies de frange de ficelle. Les rideaux sont en toile grise avec bordure, dont la broderie se compose d'applications de drap bleu et rouge, et de cordons de coton écru fixés par des points de laine et couverts de points lancés en laine de toutes nuances, comme les pompons. Le lambrequin et les embrasses sont en frange de ficelle ornée, comme il a été dit plusieurs fois, de pompons de laine. Les mêmes pompons forment frange autour des rideaux. Le dessus de cheminée est en toile, avec un motif brodé remontant. Le lambrequin qui l'accompagne, en toile brodée comme les rideaux, se termine par une frange en ficelle. Au-dessus de la cheminée se trouve une glace sans tain, que recouvre un store que notre dessin représente à moitié relevé. Ce store est en tarlatane de fil écru, et les dessins qui l'ornent sont découpés dans de la cretonne, puis appliqués sur la gaze et fixés par des points de laine ou de soie formant une sorte de broderie autour des fleurs et des arabesques du dessin. La chaise qui est près de la table est une copie de la chaise-hamac dont on a déjà donné le dessin dans le journal. Les jardinières sont également en osier, ornées de frange de ficelle et de pompons.

Nous donnons ce dessin à cette époque de l'année afin que celles de nos abonnées qui seraient séduites par l'élégance originale de cet ameublement aient devant elles un temps assez long et toutes les interminables soirées d'hiver pour l'exécuter. Mme de Milly, qui nous a donné ces modèles, se charge d'envoyer tous les matériaux nécessaires pour exécuter les divers ouvrages qui composent ce salon, et expédie aussi les rideaux et le lambrequin échantillonnés, des modèles de gros et de petits pompons, un morceau de frange tout prêt à poser, etc., etc. Mme de Milly se charge également de faire exécuter ce salon *dans tous ses détails* et de l'expédier en tous pays. S'adresser *directement* à elle, 21, boulevard des Batignolles.

5. EXPOSITION POUR STATUE DE LA VIERGE.

**21-22. Coiffure de jeune fille.** Devant, coup de peigne à la Marie-Stuart, c'est-à-dire les cheveux relevés en racines droites.

Dos, nœud en cheveux fait avec les pointes des cheveux relevés. Natte catogan, avec nœud de ruban. — Modèle de M. de Bysterveld, 5, faubourg Saint-Honoré.

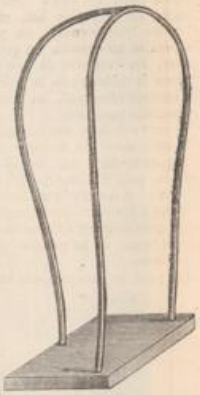
9. CŒUR DU LIS.

12. FEUILLE MONTÉE SUR SA TIGE.

11. LIS EN VOIE D'EXÉCUTION.

8. PÉTALE DU LIS.

10. BOUTON DU LIS.



6. CARCASSE EN FIL DE LAITON.

18. BOTTINE A BOUTONS.

17. BOTTINE LACÉE SUR LE COTÉ.

**23-24. Tunique cache-poussière** en étoffe de laine grise nattée. Cette tunique croise sur la poitrine et boutonne de côté ; elle est ornée de deux rangs de boutons en nacre grise. Le revers du col, les parements et les poches sont en faille du même gris. Cinq rangs de piqûres ornent le tour de la tunique. Même tunique vue de dos. Un gros nœud de faille fixe le relevé. — Modèle de Mme Kingsbury, 7, rue Scribe.

14. SOULIER DÉCOLLETÉ.

16. SOULIER A TALON LOUIS XV.

19. BANDE AU CROCHET TUNISIEN, BRODÉ AU POINT DE MARQUE.

13. SOULIER DE BAL EN SATIN BLANC.

15. SOULIER DE PROMENADE.

## EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE

*Toilette de dîner ou de petite soirée*, en faille fraise et rose. La jupe, en faille couleur fraise, est à traîne tout unie et montée à gros plis creux. Le devant se compose de bouillonnés en faille rose coupés par des ruches de faille couleur fraise. La même ruche orne le bas du tablier. Une écharpe de faille rose noue sur le côté et se termine par des pans d'effilés. Corsage décolleté en carré par devant, montant derrière, orné dans le haut d'un

20. SALON D'ÉTÉ. — MODÈLE DE Mme DE MILLY, BOULEVARD DES BATIGNOLLES, 21.

Maine et Falconer imp. Paris

G. Gonin

1874 N°137

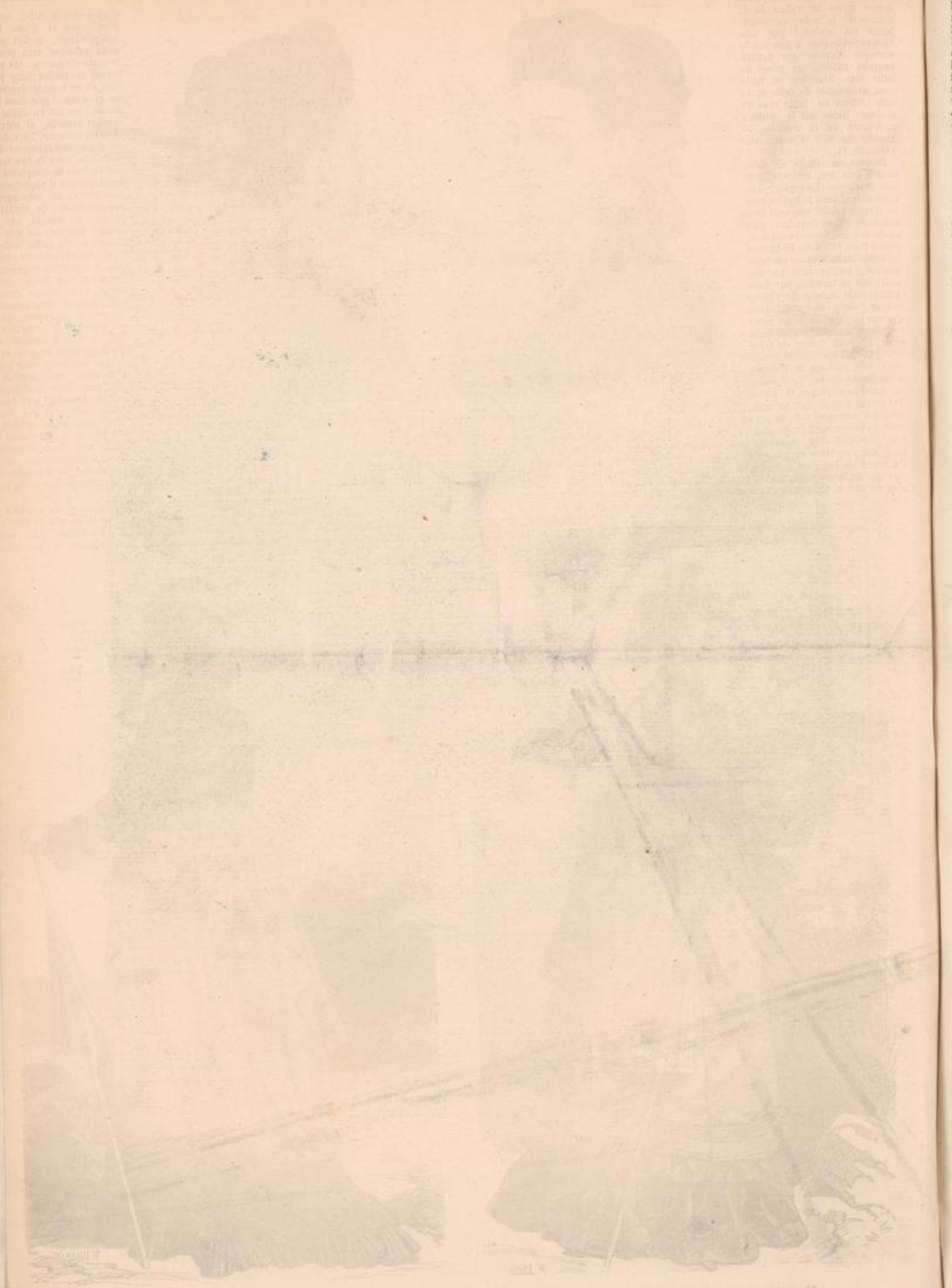
# REVUE DE LA MODE

## Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Toilettes de Mme Vernus Rue Vivienne 14.

Parfumerie Violet (à la Reine des Abeilles). Bd des Capucines, Rotonde du Gd Hôtel.



bouillonné de tulle blanc dans lequel passe un ruban de la nuance de la robe; ce bouillonné est encadré par une blonde retombant à plat sur le corsage. Autour des petites basques rondes, un plissé de faille rose. Manches en faille rose, avec sabot de faille et de tulle. Nœud en faille rose et couleur fraise sur la couture extérieure de la manche. — Modèle de Mlle Wormus, rue Vivienne, 14.

*Toilette en étoffe de laine croisée* gris fer, très-souple et très-moelleuse. Le jupon est en faille noire; dans le bas est posé un grand volant tournant tout autour et froncé trois fois; puis au-dessus un haut bouillonné, froncé trois fois dans le haut et trois fois dans le bas. La tunique est à tablier rond par devant; elle se termine par deux grands pans carrés relevés en coques pour former pouf; deux grosses coques de faille noire se mêlent aux coques de laine grise. Un petit volant de faille noire, coupé en biais, froncé deux fois, entoure la tunique et les pans relevés. Le corsage est à basques plates, et garni du même volant que la tunique, qui remonte sur la poitrine et tourne autour du cou. Les manches sont ornées de trois bouillonnés posés en long, deux en laine et un autre en soie noire au milieu. Un nœud de faille orne le dessus de l'épaule, deux autres nœuds sont posés sur la basque, au milieu du petit côté du dos. — Modèles de Mlle Wormus, rue Vivienne, 14.

E. BOUGY.

21-22. COIFFURE DE JEUNE FILLE (DEVANT ET DOS).

## COURRIER DE LA MODE

Décidément, le pouf, ce volumineux *ramassis* d'étoffes plissées, est au déclin de sa vogue, et le costume lui-même, c'est-à-dire la robe, composée d'un jupon et d'une tunique indépendante, se fait actuellement presque sans pouf. Les femmes élégantes ont pris en faveur le tablier long par devant et se nouant derrière par un gros nœud pris dans l'étoffe même, ou fait en faille ou en velours assortis, et suivant le tissu du costume. La robe *princesse* gagne également du terrain. Elle est à la fois fort bien portée dans sa simplicité unie, comme robe d'appartement et d'intérieur, et très-garnie de passementerie, de dentelles, de plissés, de nœuds, etc., etc., comme toilette du soir et de réception. En belle faille, rien n'est plus seyant que cette forme, à condition cependant de n'être ni trop forte, ni trop mince. Cette coupe de robe, qui s'adapte exactement au corps en le dessinant, ne saurait convenir à certaines femmes, ou bien il faudrait, en ce cas, la modifier un peu et laisser aux coutures, sous les bras et derrière, une largeur d'étoffe pour faire quelques plis fixés en dessous, aux hanches et aux trois coutures du dos. Cette modification est indiquée pour les deux *extrêmes;* une femme trop forte *dissimulera* ainsi son *excès* d'embonpoint, et une femme maigre simulera celui qui lui manque. La robe princesse va nécessairement ramener cet hiver la robe de drap et la broderie en soutache ou au passé.

Nous pensons à donner à nos abonnées un dessin à broder sur robe princesse en drap ou en faille, afin qu'elles aient le temps d'exécuter ce travail d'ici à l'hiver. Elles auront ainsi au mois de novembre une élégante et riche toilette,

23. TUNIQUE CACHE-POUSSIÈRE (DEVANT).

24. TUNIQUE CACHE-POUSSIÈRE (DOS).

MODÈLE DE Mme KINGSBURY.

composée et créée exclusivement pour elles. Nous ferons accompagner ce dessin d'un excellent patron, ce qui leur permettra de faire terminer par leur femme de chambre ou une ouvrière en journée cette charmante robe. Je suis du reste convaincue qu'on ne saurait être mieux habillée que par soi-même. Quand on a assez de fortune pour faire une grande dépense, je comprends à merveille qu'on ait recours au talent des grandes faiseuses et ne veux point nier que l'inexpérience d'une femme du monde puisse produire les merveilles de goût qui sortent des mains de Mme une telle ou une telle; mais je dirai encore aux femmes qui se font habiller par elles : Si vous avez quelque toilette simple à faire exécuter, achez d'avoir de bons patrons, et votre journal vous en fournit; faites couper et essayer par votre femme de chambre; avec votre habitude des choses élégantes, et quoique n'étant pas vous-même capable d'exécuter, vous saurez lui donner la direction nécessaire et les indications les plus utiles pour mener à bien l'œuvre entreprise. Vous serez certaine d'être de cette façon infiniment mieux habillée que si vous aviez confié votre étoffe à une couturière *bon marché*.

J'ai annoncé que Mme Bougy allait ouvrir un cours d'ouvrage dans le but d'apprendre à celles de nos abonnées qui ne trouveraient pas les explications du journal suffisantes, comment on exécute les divers ouvrages que nous donnons. Comme je suis pénétrée de la pensée que j'ai exprimée plus haut, et qui est qu'une femme n'est jamais mieux habillée que par elle-même, j'ai demandé à Mme Bougy si elle voudrait bien joindre à son cours d'ouvrage un cours de *coupe* pour les robes et vêtements. Elle y a consenti avec sa bonne grâce ordinaire. Donc, on apprendra, au cours d'ouvrage, à tailler, à préparer et à bâtir tous les costumes et vêtements de femme et d'enfant que contient le journal. Le cours commencera le troisième jeudi de ce mois, c'est-à-dire le 20 courant, et sera fait par Mme Bougy, à la maison de broderie le Sphinx, avenue du Grand-Opéra, au coin de la rue Louis-le-Grand, mais dans un *salon spécial* réservé, absolument indépendant du magasin. Nos abonnées trouveront là tous les ouvrages échantillonnés et les *outils* nécessaires, tels que crochets, navettes, etc., etc. On peut aller s'inscrire à l'avance pour un ou plusieurs mois ou pour l'année.

On me demande pourquoi je ne parle plus si souvent *lingerie*? C'est tout simplement qu'il ne s'est rien offert à mes yeux de bien nouveau depuis quelque temps. La robe *marguerite*, décolletée en carré, donne nécessairement la vogue aux chemisettes plissées ou bouillonnées, avec engrelures dans lesquelles passent de petits velours noirs. On porte aussi dans ces ouvertures carrées la guimpe Agnès Sorel, qui est tout simplement une bande de mousseline cousue à plat tout autour et à l'intérieur de l'échancrure, puis plissée sur la personne autour du cou. On passe un fil pour maintenir les plis, puis on coupe la mousseline qui nécessairement remonte inégalement; on pose un petit poignet sur ces fronces, et sur le poignet une ruche de tulle bruxelles ou de mousseline bordée d'un étroit velours noir et d'une petite valenciennes. Avec cette guimpe, on supprime les manches d'étoffe, et on porte des manches de mousseline bouillonnées en travers, chaque bouillonné étant coupé par un petit velours noir.

Je recommande ce genre de toilettes aux jeunes filles et aux très-jeunes femmes minces et sveltes; mais je *l'interdis*, dans leur intérêt même, à celles qui ont la taille un peu lourde, les bras trop forts et le cou court. Je ne conseille pas cet arrangement de toilette pour la rue, il faut le réserver pour les toilettes du soir, les petites réunions ou les dîners priés.

Les cols et manches offrent peu de changement dans leur forme; cependant, je constate une tendance à diminuer un peu de hauteur les fraises et les ruchés qui ornent l'encolure des robes. Peut-il en être autrement, puisque la coiffure s'abaisse et s'allonge chaque jour davantage? Les cheveux, tirés à la nuque noués en hauteur sur le sommet de la tête et dégageant le cou, ont dû nécessairement amener les ruchés très-haut par derrière. Les catogans, tombant presque jusqu'aux épaules, ont fatalement forcé les cols et les fraises à se faire plus modestes.

La lingerie plate en toile est toujours fort bien portée et peut comporter une très-grande recherche. Ainsi la toile peut être extrêmement fine, et les cols et manches ornés d'ourlets à jour, de fines piqûres, ou accompagnés de valenciennes ou de malines. La forme allongée en cœur, pour garnir l'ouverture de la robe ouverte, est spécialement portée cet été. On a modifié aussi le col *paysan*, qui se replie tout autour et se *roule* sans cesse le pli au fer. Sous ce col on passe une petite cravate en crêpe de Chine ou en foulard qui se noue lâche. Les cols ouverts se font encore à revers coupés se renversant sur la robe, mais il faut garnir l'intérieur d'un plissé de mousseline ou de dentelle. Les manches se font demi larges, suivant en cela la mode des manches de robes.

Je n'ai jamais été passionnée pour les fichus de dentelle accompagnés de rubans qui se posaient sur le corsage, et la mode a donné raison à mon goût; car, après un temps très-court, ils ont disparu presque entièrement, restant seulement l'accessoire d'une toilette de femme âgée qui remplace la robe décolletée par un riche fichu, de précieuses dentelles. Le fichu orné de rubans et le bonnet orné de fleurs me semblent en parfaite harmonie.

MARIE DE SAVERNY.

# LINDA

XI

La pauvre Linda comprit qu'il lui fallait choisir entre l'*attick* en question ou la rue, c'est-à-dire le soin de chercher un autre asile, de répondre aux questions indiscrètes, de s'exposer aux regards méfiants et malveillants. Il n'y avait pas à hésiter, elle choisit l'*attick*.

Il se trouva, heureusement, que sa compagne était une bonne et brave fille, qui comprit tout de suite que Linda était d'une classe au-dessus de la sienne, et qui, loin de la voir avec jalousie, la prit, au contraire, en affection.

Un jour que Linda lui faisait part de son chagrin de ne pouvoir se placer comme institutrice :

— Il me vient une idée, dit-elle tout à coup. Sauriez-vous faire *the wax-work*?

— Qu'est-ce que cela? dit Linda.

— J'ai une de mes amies qui a une galerie de figures de cire, représentant, comme d'habitude, des personnages historiques, et qui, pour mieux attirer les curieux, a eu l'idée originale d'avoir une *pièce merveilleuse*, qu'on voit moyennant supplément; cette pièce extraordinaire et d'une rare perfection, est une figure reproduisant, à s'y méprendre, le jeu de la respiration humaine, et ayant, sauf le mouvement, toutes les apparences de la vie. En réalité, c'est une personne vivante, en chair et en os, qui est revêtue du costume voulu pour le personnage qu'elle représente, et qui, grâce à une clarté affaiblie et habilement ménagée dans le *box* où elle se trouve, peut, si elle sait conserver, pendant le temps de l'exhibition, une immobilité parfaite, simuler *l'admirable figure de cire, chef-d'œuvre de l'art*. Vous feriez une délicieuse Marie Stuart. Ce n'est pas très-difficile; il ne faut pas bouger du tout, par exemple, ce qui est un peu fatigant; mais on s'y fait. Je crois que vous réussiriez très-bien; il faut être intelligente pour composer convenablement son visage et bien prendre l'attitude; vous avez cela, et puis vous êtes triste, c'est aussi ce qu'il faut; une personne gaie ne pourrait jamais se donner les apparences d'une figure de cire.

J'ai essayé moi-même de faire Shakspeare; comme j'ai les traits un peu gros, je représentais parfaitement cet auteur. Mais voilà qu'un jour, un vieux monsieur m'envoya du tabac dans le nez, je ne sais comment, en prenant une prise pendant qu'il m'admirait. Malgré tous mes efforts, je ne pus retenir un éternuement, qui fit tellement peur aux spectateurs dans le premier moment, que tout le monde prit la fuite. Puis ce fut un concert de récriminations, de réclamations; la patronne fut obligée de rendre l'argent, et ensuite de changer de quartier. Elle m'a renvoyée, bien entendu, quoiqu'elle ait de l'affection pour moi, car c'est une très-bonne femme, elle n'a jamais voulu me reprendre. J'en suis désolée, car j'avais là un métier lucratif; c'est très-bien payé, six pences par soirée, et puis c'est agréable de pouvoir se figurer, pendant toute une soirée, qu'on est un personnage. Voyons, qu'en pensez-vous? voulez-vous essayer de cela?

— Je ne demande pas mieux que d'essayer; mais j'ai peur de ne pouvoir réussir à garder ainsi l'immobilité; ce doit être horriblement fatigant et difficile de rester pendant une heure immobile.

— Oh! mais non; vous ne me comprenez pas bien. Chaque personnage est dans un box séparé, fermé par un rideau qu'on abaisse quand on passe à une autre figure; chaque exhibition ne dure pas plus de cinq minutes. Sans cela, ce serait impossible.

Le lendemain, Linda fut présentée par son humble protectrice à la maîtresse de la galerie des *wax-works*, une grosse femme à la physionomie bienveillante, costumée en magicienne, qui lui fit un excellent accueil, et, après une courte conversation, l'engagea pour le soir même.

— Je vous prie, miss, lui dit-elle, d'accepter mon modeste souper, pour que nous puissions faire, aussitôt après, une petite répétition. J'ai presque envie de vous faire débuter dans le rôle de lady Jane Gray au moment de son exécution. Vos yeux étant bandés, vous aurez moins de distraction; vous tiendrez les mains en avant comme si vous vouliez repousser quelque chose, sans les remuer toutefois. C'est très-facile. Tenez, comme cela, fit-elle en lui montrant la position. Vous laisserez vos cheveux flotter sur vos épaules, ils sont si beaux, cela sera tout à fait naturel.

— Mais, dit Linda, je croyais que Jane Gray était blonde, et je suis brune.

— Ah! c'est juste reprit la bonne dame. Eh bien, nous cacherons ces beaux cheveux noirs sous une perruque. Nous les retrouverons pour un autre rôle, soyez tranquille.

Après le souper, Linda, tout heureuse de l'honnête bienveillance qu'elle avait remarquée chez sa nouvelle patronne, se mit de tout cœur à la répétition de son rôle, et enchanta mistress Morgan, c'était le nom de la propriétaire des figures de cire, par son adresse et sa bonne volonté.

— Allons, voilà qui est parfait, mon enfant, lui dit mistress Morgan après la répétition, vous avez tout ce qu'il faut pour devenir une grande artiste, si vous persévérez. Ah! ne riez pas, ce n'est point chose facile que de bien prendre une pose et la garder, que d'avoir du naturel et de l'immobilité. Ne croyez pas que tout le monde puisse réussir à représenter le chef-d'œuvre des figures de cire, une idée à moi, qui fera ma fortune, et la vôtre ensuite, si vous persévérez, car je vous cèderai mon fonds.

L'heure de la représentation était arrivée; Linda sentit son cœur battre avec force lorsqu'elle prit place derrière le rideau, en attendant son tour d'exhibition. Ce fut bien pis encore quand elle entendit le voile qui la cachait grincer sur sa tringle; mais, grâce à un puissant effort de volonté, elle sut rester immobile comme une statue qui respirerait.

— Ladies and gentlemen, disait mistress Morgan, vous voyez devant vous l'infortunée lady Jane Gray. Elle a payé de sa vie l'ambition de son beau-père, qui, contre sa volonté, l'avait placée sur le trône d'Angleterre. Son règne a peu duré, car, à l'expiration de quelques semaines, elle a eu la tête tranchée. Vous la voyez à genoux devant le billot; la position de ses mains indique l'effroi, elle cherche instinctivement à éloigner le terrible instrument qu'elle devine; ses yeux bandés l'empêchant de le voir. Remarquez, ladies and gentlemen, la perfection de cette pièce sans pareille; voyez comme la poitrine marque les spasmes d'une respiration haletante, comme devait être celle de la malheureuse reine dans son suprême effroi. Cette pièce n'est-elle pas un véritable chef-d'œuvre? ajouta-t-elle en fermant le rideau.

Il était temps, Linda sentait qu'elle était à bout d'efforts pour se maintenir dans la posture difficile qui lui était commandée, et la peur de ne pas pouvoir soutenir son rôle jusqu'au bout, donnait à sa respiration *haletante*, un jeu par trop réel, qui allait la trahir.

Mais, grâce à l'habile disposition de lumière qui plaçait lady Jane Gray dans un demi-jour favorable, le public n'avait rien pu soupçonner. Ce n'étaient que témoignages d'admiration; comme c'est bien rendu, comme la respiration est bien imitée; voyez donc comme cette cire imite la peau humaine; en vérité, c'est parfait! — et personne ne regrettait le supplément payé pour voir le chef-d'œuvre des *wax-works*.

A chaque série de visiteurs, ce fut le même enthousiasme. Aussi, à la fin de la soirée, mistress Morgan, ravie, serra Linda sur son cœur; je vous l'avais bien dit, mon enfant, que vous étiez une grande artiste. Allez donner congé à votre affreuse propriétaire, et venez avec moi, vous demeurerez ici; je vous dis que votre fortune est faite.

Sans partager l'enthousiasme de l'excellente mistress Morgan, Linda se sentit tout heureuse de s'être assurée le moyen de gagner honnêtement sa vie, en attendant mieux; car elle ne désespérait pas de trouver une occupation plus digne de l'éducation qu'elle avait reçue. Elle saurait alors, et sans manquer à la reconnaissance, faire comprendre à la digne propriétaire des *wax-works* que les plus brillants succès dans l'art difficile de représenter, à s'y méprendre, le chef-d'œuvre des figures de cire, ne valaient pas, pour elle, une situation d'institutrice.

En attendant le hasard heureux qui lui permettrait de quitter son rôle de reine, Linda recueillait tous les soirs de nouveaux applaudissements. Sa renommée dépassa bientôt le quartier; les recettes devinrent colossales et ses appointements furent bien vite doublés, puis triplés par sa directrice.

Elle avait pu ainsi, peu à peu, remonter sa garde-robe et préparer le trousseau qui lui était indispensable pour le jour où elle trouverait à se placer comme institutrice ou demoiselle de compagnie.

Si décidée qu'elle fût à ne pas poursuivre la brillante carrière dans laquelle mistress Morgan lui promettait la fortune, notre intéressante orpheline aurait eu sans doute beaucoup de peine à quitter l'excellente femme qui lui montrait une affection véritable, sans un accident dont les figures en cire peuvent seules être exemptes, qui vint, en l'arrêtant au milieu de ses succès, lui donner un honnête prétexte. Vers la fin du quatrième mois, elle fut prise d'un gros rhume qui se traduisit par de violentes quintes de toux avec lesquelles il lui devint indispensable évidemment de continuer son rôle.

Mistress Morgan fut au désespoir et dut annoncer par une affiche qu'il y avait relâche du chef-d'œuvre pour cause de réparation. Mais, hélas! les curieux, arrêtés à la porte par cette annonce, s'en allaient tous sans entrer pour voir la galerie; c'était la lady Jane Gray qu'on venait voir; du moment qu'on apprenait que cette reine était en réparation, on s'en allait. La pauvre directrice eut à faire de tristes réflexions sur l'exigence du public; sa galerie était cependant une belle galerie, mais qu'importait au public blasé, il lui fallait maintenant un chef-d'œuvre.

En vain, lady Jane Gray fut-elle soignée comme une reine et bourrée de tisanes et de julep, comme jamais chef-d'œu-

vre ne l'avait été; la toux ne cessait pas, et les visiteurs devenaient de plus en plus rares.

— Ma chère enfant, dit un matin mistress Morgan à Linda, votre rhume ne se guérit pas, et si cela continue, je me verrai bientôt forcée de fermer. Ce serait la ruine; je me vois obligée de vous remplacer. Mais il est bien entendu que je vous réserve vos fonctions pour le jour où vous serez guérie, d'ici là vous resterez chez moi sans qu'il vous en coûte. Oh! vous ne me devez aucune reconnaissance, je suis trop heureuse de conserver une artiste de votre force.

Linda ne voulut pas accepter l'offre généreuse de sa directrice; elle lui objecta que son rhume pouvait durer fort longtemps, et qu'il serait plus avantageux pour elle-même de chercher un emploi dans lequel le rhume ne fût pas un empêchement radical. Mistress Morgan se rendit à ses raisons et lui proposa de la conduire à un bureau de placement qui avait la réputation d'être toujours bien renseigné, ce que Linda accepta avec empressement, et il fut convenu qu'elles iraient toutes deux dès le lendemain. Linda fit aussi part à sa vieille amie de son intention de ne pas se présenter sous le nom de Pim au bureau de placement, puisque ce nom ne lui appartenait pas légalement, le bon M. Pim ayant été arrêté par la mort dans les démarches qu'il faisait pour lui donner son nom en l'adoptant. Mistress Morgan partagea le scrupule de sa jeune amie, et il fut convenu qu'elle la présenterait sous le nom de Brown, assez répandu en Angleterre pour qu'elle n'eût pas à craindre d'être accusée d'usurpation. Toutefois, l'orpheline garda son nom de baptême; il lui rappelait trop de souvenirs, dit-elle. Sans doute, elle pensait au fond de son cœur que c'était sous ce nom que l'avait connue celui dont elle ne parlait jamais.

— Allons, my dear Linda Brown, dit mistress Morgan à l'orpheline, le lendemain de ses résolutions, en avalant une dernière tasse de thé avant de se mettre en route pour Boxford-Sreet où était situé le bureau de placement. Je donnerais un penny pour savoir quelle place on va vous proposer. N'oubliez pas, si vous rencontrez en route un cheval pie, de compter cinquante sans respirer; cela porte toujours bonheur. Tâchons de nous hâter, car bien certainement chez mistress Clay on doit être comme partout ailleurs : les premiers venus, les premiers servis. Je vous ai déjà recommandé de vous vieillir, n'est-ce pas? Une fille de dix-neuf ans est peu payée dans les maisons honnêtes; donnez-vous au moins vingt-cinq ans.

— Mais, chère mistress Morgan, on verra bien que ce n'est pas vrai; on ne me croira pas.

— Que si! que si! D'ailleurs, c'est l'affaire de la directrice du bureau; elle est payée pour soutenir, près des personnes auxquelles elle vous recommandera, tout ce que vous lui direz.

Linda ne trouva rien à répondre à cela; elle avait fort à faire, d'ailleurs, pour suivre le pas de sa compagne, qui avançait en bousculant impitoyablement tous les piétons qu'elle trouvait sur son passage.

— Eh bien, reprit mistress Morgan, ne trouvez-vous pas que, pour une femme de mon embonpoint, je vais bon train? On ne m'accusera pas de laisser pousser l'herbe sous mes pieds, car nous voilà déjà presque arrivées; c'est la maison au coin de la rue, à droite, là où vous voyez cette dame en jaune qui se promène de long en large.

Comme la bonne femme achevait ces mots, les deux amies se trouvèrent devant le bureau qu'elles cherchaient.

Mistress Morgan allait monter les marches qui conduisaient à la porte d'entrée, lorsque la dame qui avait déjà attiré son attention lui adressa la parole.

— Ne frappez pas, dit-elle, c'est inutile, il n'y a personne.

— Comment! il n'y a personne! Voilà une manière de faire les affaires! Où est-elle donc, la directrice?

— Je ne le sais pas plus que vous. Son absence me cause une vive contrariété. J'aurais absolument besoin de m'entendre avec elle. Au moment de votre arrivée, je m'apprêtais à aller aux renseignements pour savoir s'il n'y a pas un autre établissement de ce genre dans le quartier. Madame, vous me voyez dans un embarras extrême; si dans deux heures je n'ai pas trouvé deux ou trois jeunes personnes de l'âge de votre demoiselle, car je suppose que cette jeune fille qui vous accompagne *is your daughter*, je perds probablement une fortune considérable; cette idée me met au désespoir. C'est une confidence que je vous fais, my dear lady, je compte sur votre discrétion, ne me trahissez pas.

Cette confidence à brûle-pourpoint était faite par une petite femme toute rondelette, d'une quarantaine d'années, dont la physionomie éveillée et les grands yeux rieurs n'annonçaient pas un grand désespoir.

— Quel besoin pouvez-vous avoir de deux ou trois jeunes filles à la fois? demanda mistress Morgan très-intriguée.

— Ah! mon Dieu, madame, les choses expliquées deviennent toutes simples. Voici ce dont il s'agit : Je suis maîtresse de pension depuis un an, et jusqu'à présent je n'ai pas eu le bonheur de trouver une seule élève. Aujourd'hui, une chance superbe se présente, figurez-vous que je suis peut-être appelée à faire l'éducation d'une vraie princesse. Une de mes amies qui habite la Pologne a donné mon adresse à un personnage du grand-duché de Posen, qui est parti peu de jours après pour Londres avec l'intention de me confier une princesse orpheline dont il est le tuteur. Il paraît que cette jeune personne est par nature très-mélancolique, il lui faut de la distraction, et les médecins de son pays ont recommandé formellement qu'elle soit entourée de personnes de son âge. Quel âge avez-vous, miss? demanda-t-elle en se retournant vers Linda.

— Vingt-cinq ans, répondit celle-ci, en se rappelant le conseil de son mentor.

— Oh! alors, c'est inutile d'y penser. Je m'imaginais que peut-être vous veniez ici pour chercher une occupation, et comme votre air me plaît, si vous aviez été plus jeune, nous aurions pu faire un arrangement ensemble: on ne m'a pas dit l'âge de la princesse; mais elle n'est pas majeure puisqu'elle a un tuteur.

— A quoi pensez-vous, dit mistress Morgan en marchant fortement sur le pied de Linda, qui eut peine à retenir un cri de douleur. Ces enfants sont absurdes; pour quelle raison vous vieillissez-vous? Dites donc la vérité à madame, qui a la bonté de vous trouver à son idée. Elle vient d'avoir dix-sept ans depuis trois jours, madame.

— En ce cas, nous pouvons nous entendre. Quelles sont vos prétentions, miss? Je ne pourrai fixer vos appointements que lorsque je saurai le chiffre de la pension que moi-même je recevrai; mais fiez-vous à ma générosité et soyez sûre que vous n'y perdrez pas. Aujourd'hui je suis trop pressée pour parler affaires. Demain nous prendrons nos engagements. Mais j'aurais besoin de vous avoir de suite; il faudrait donc que vous veniez avec moi immédiatement. Quand madame voudra vous voir elle n'a qu'à venir n° 98, New road, où je demeure, et où elle pourra juger de mon installation.

Linda, stimulée par mistress Morgan, se décida à accepter l'offre qu'on lui faisait, malgré ce qu'elle avait d'inusité et de bizarre.

— Je vous verrai demain, ma fille, lui dit mistress Morgan en lui serrant la main d'une façon significative; madame aura la bonté de vous faire chauffer une tasse d'eau que vous boirez avant de vous coucher; et surtout dormez la tête haute, sans cela vous tousserez toute la nuit.

Linda, très-touchée de ces recommandations toutes maternelles, serra affectueusement la main de sa vieille amie et suivit sa nouvelle connaissance qui marchait comme si elle voulait rattraper le temps perdu. Elle arriva bientôt devant une maison de deux étages ornée d'une large plaque de cuivre sur laquelle étaient gravés les mots suivants : *Boarding school for young ladies*. Rien n'était plus triste d'aspect que cette maison aux murs enfumés. Toutes les croisées, en forme de guillotine, étaient hermétiquement fermées, des stores de toile jaunis par l'humidité et les années interceptaient un pâle rayon de soleil qui tombait obliquement sur deux ifs plantés dans le petit carré de terre qui séparait la maison de la rue et qu'on aurait pu prendre pour un coin de cimetière abandonné.

La maîtresse de pension secoua d'une main énergique le marteau suspendu à la porte; mais personne ne vint ouvrir.

— C'est toujours la même histoire, dit-elle, frappant de plus en plus fort, M. Smith, mon mari, ne veut pas comprendre qu'il ne faut pas tout sacrifier à l'art. Lersqu'il joue de son instrument, on n'entend plus rien dans la maison. Je me demande ce que peuvent faire les enfants pour ne pas venir nous ouvrir? Auriez-vous la bonté, miss, de jeter une poignée de sable contre la croisée du premier; c'est le seul moyen de faire savoir à mon mari que nous sommes ici.

Linda obéit, et, à force d'adresse et de persévérance, obtint le résultat désiré, la croisée s'ouvrit et une tête coiffée d'un bonnet grec se pencha en dehors.

— Vite! vite! Pompey! cria la maîtresse de pension, venez nous ouvrir! Comment pouvez-vous me faire perdre ainsi mon temps? Voilà une amie de la princesse qui arrive.

A ces mots les deux grands yeux ronds du propriétaire du bonnet grec se fixèrent sur Linda qui, en ce moment, regardait en l'air; puis la fenêtre se referma et les deux femmes restèrent à la porte.

— Il descend, dit mistress Smith en passant le coin de son manteau sur la plaque de cuivre pour la rendre plus luisante.

Mais le temps s'écoulait sans que personne vint ouvrir.

— Il y a de quoi perdre patience, s'écria la petite femme. C'est tout à fait étrange. Qu'est-ce qu'il peut faire? Voici un quart d'heure depuis qu'il nous a répondu. Il nous a vues, n'est-ce pas?

— Certainement, répondit Linda. On marche, ajouta-t-elle; voici quelqu'un.

La porte s'ouvrit, en effet, et notre héroïne aperçut alors un personnage grand, maigre et sec, habillé d'un pantalon de nankin beaucoup trop court pour ses longues jambes, d'un habit bleu, qui, évidemment fait pour une taille deux fois grosse comme la sienne, flottait autour de sa personne, laissant apercevoir un gilet de satin gorge de pigeon. La cravate, d'un blanc incertain, serrait un cou ridé qui avait une forte ressemblance avec celui de la dinde.

— Mademoiselle, dit ce grotesque individu en montrant de l'index le plafond et en souriant gracieusement à Linda, daignez accepter mes humbles salutations et permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue sous mon modeste toit.

— Ah! mon Dieu, s'écria mistress Smith, je comprends maintenant pourquoi il nous a laissées si longtemps à la porte. Pour faire honneur à l'amie de la princesse, il a voulu s'habiller avant d'ouvrir. Mademoiselle, je vous présente mon mari. Son esprit vous étonnera. C'est un homme d'un grand mérite qui, malheureusement, a toujours été méconnu; mais je ne désespère pas, son tour viendra. Si nous avons le bonheur d'être appréciés par la princesse, on entendra prononcer le nom de Pompelius dans toutes les cours de l'Europe comme l'inventeur d'un instrument qui rendra des services immenses à l'art. Cet instrument merveilleux tient de la flûte, dont il a les doux accents, et de l'ophicléide pour les sons graves. Les fabricants jaloux lui ont toujours obstinément refusé leur concours, mais nous nous en passerons. Un grand horizon s'étend devant nous, la Pologne nous tend les bras; c'est un pays qui a souffert, il aime les arts, il nous comprendra, et l'égoïste Angleterre, humiliée de son manque de perspicacité, apprendra trop tard que le grand artiste qu'elle a dédaigné récolte ses lauriers sur un sol étranger.

ISABELLE ALLIN.

(*La suite au prochain numéro.*)

## A PROPOS DU MISSEL DE PHILIPPE LE BEAU

Quand on a mon âge, toute chose qui sort peu ou beaucoup de l'ordinaire de la vie est la clef d'un souvenir. C'est ainsi que l'exposition du Palais-Bourbon, où se voient des chefs-d'œuvre de toutes sortes, m'a rappelé une aventure assez bizarre qui m'est arrivée il y a une quinzaine d'années.

Un de mes amis, grand collectionneur de tableaux, et partant grand admirateur de Jean Van-Eyck, dont il possédait de fort belles œuvres, avait rapporté de la Hollande un ouvrage très-rare et très-curieux sur cet immortel inventeur de la peinture à l'huile; et comme je donnais, à ce moment-là, des articles variétés dans le journal *la Patrie*, il me permit, à l'occasion de l'ouverture de l'exposition des peintres, de tirer un de mes articles de ce livre précieux.

A cette époque, j'habitais Ville-d'Avray, durant l'été, et j'étais déjà rendue à cette campagne, quand, un beau matin qu'il pleuvait à torrent, je vois débarquer chez moi un grand monsieur, trempé comme un canard, et portant entre ses bras le plus énorme des bouquets qui jamais ait pu être confectionné.

— Madame, me dit-il en m'offrant ces fleurs, je suis de Bruges, la ville qui a eu l'honneur de donner le jour à l'immortel Van-Eyck. J'ai lu votre article, et je viens vous en remercier au nom de mes compatriotes. Je suis à Paris en ce moment pour montrer au duc de Morny la plus belle et la plus curieuse chose de ce grand maître qui existe en ce monde : c'est le missel qu'il fit pour Philippe le Beau, l'époux de Jeanne la Folle et le père de Charles-Quint. Si vous voulez venir le voir, je suis descendu à l'*Hôtel des Princes*, et je me ferai un vrai bonheur de vous le montrer.

J'avoue que je crus avoir affaire à un fou; aussi je m'excusai sur ma santé, mes travaux, mon âge, pour refuser cette offre le plus poliment que cela me fut possible.

— Eh bien, je vous l'apporterai ici, me dit-il, si vous voulez bien le permettre.

— Mais, fis-je en riant, on ne court pas les grands chemins avec un objet de cette valeur, car ce fameux Missel doit valoir un prix fou.

— Mais, oui, me répondit-il sur le même ton : quatre cent mille francs, et je ne veux pas le vendre.

Là-dessus, mon original me quitte, et je pensais que cette histoire de missel n'était qu'un conte, quand un autre matin qu'il pleuvait encore, il débarqua derechef chez moi, avec cet admirable missel en question, et le mot *admirable* n'est point exagéré, car il est impossible de voir au monde rien de plus beau, de plus frais, de plus parfait, en un mot, que les peintures qui ornent ce missel; on dirait qu'elles viennent d'être terminées hier seulement, tant leur fraîcheur est grande; seulement aussi, ce qui est fort original, c'est la composition des sujets; ainsi Notre-Seigneur est mis en croix par des valets vêtus à la mode du quatorzième siècle; la chaste Suzanne entre les deux vieillards est *vêtue* à cette même mode, et prend, non un bain, mais un bain de pieds; saint Jean, prêchant dans le désert, est monté dans une chaire en bois sculpté, entourée d'animaux de toutes sortes, et, à l'horizon, se voit la cathédrale de Bruges; on assiste à la naissance de la Vierge dans un intérieur flamand des plus propres et dont les cuivres sont fort brillants; seulement le plafond de la chambre est ouvert, et on aperçoit la Sainte-Trinité.

Il serait trop long de citer encore les autres bizarreries qui rappellent l'époque; mais les fleurs, les fruits, les oiseaux et les arabesques qui entourent, sur le vélin, tous ces sujets, sont merveilleux.

Et c'est ce fameux missel de Philippe le Beau qui figure parmi les objets précieux composant l'Exposition du Palais-Bourbon. A qui appartient-il aujourd'hui? je l'ignore; mais ce que je sais et ce que je voulais vous raconter seulement, c'est que je l'ai eu en ma possession au moins pendant une grande heure et, à cette occasion, nous allons parler un peu de celui qui fut, non-seulement le père de ce chef d'œuvre, mais encore le créateur de la peinture à l'huile, à laquelle nous devons tant de merveilles.

Pendant bien longtemps, l'art de la peinture resta à l'état d'enfance, et ce ne fut qu'au commencement du quinzième siècle seulement qu'il put s'élever à la hauteur que nous lui avons vu atteindre, grâce à la découverte qu'en 1403 Jean Van-Eyck fit de la peinture à l'huile, telle qu'elle se fait encore aujourd'hui.

Jusque là, on délayait ses couleurs dans de l'eau où l'on avait fait dissoudre, soit de la gomme de cerisier, soit de la gomme de prunier, puis on l'appliquait sur des panneaux en bois qui, d'abord, comme préparation, avaient reçu une couche de colle. Seuls, le vermillon, le carmin et la céruse, se mêlant difficilement à la colle, devaient être broyés avec du blanc d'œuf; puis, la peinture faite ainsi, on étendait dessus un vernis composé de gomme arabique et d'huile de lin brouillées ensemble.

On comprend sans peine combien, presque toujours, un tel genre de peinture était peu solide, disgracieux, terne, sans fraîcheur et sans reflet; aussi tous les peintres de l'Europe gémissaient de cet état de choses et s'efforçaient-ils vainement d'y remédier, quand le hasard, ou, pour mieux dire, la Providence, vint les sortir enfin de cette ornière où ils dépensaient en vain tous leurs efforts.

Jean Van-Eyck, vulgairement appelé Jean de Bruges, avait quarante-cinq ans; il était peintre *enlumineur de missels* et tenait le premier rang parmi ces artistes; mais ces travaux ne suffisaient point à sa haute intelligence, il rêvait bien mieux encore et gémissait sans cesse de son impuissance à atteindre le but que son imagination ardente l'encourageait de chercher.

Jean n'était pas seulement artiste, il était encore un penseur et il s'efforçait de tout savoir, de tout comprendre. Ainsi, il avait étudié la géométrie, le peu de chimie qui était connue alors, et méditait souvent les livres de Pline et autres auteurs anciens; enfin, c'était un savant très-profond et très-modeste.

Or, un matin, le pauvre Jean eut l'imprudence d'exposer au soleil, après l'avoir verni, un grand panneau qui lui avait demandé beaucoup de temps à faire et dont il était très-satisfait; mais, deux heures après, quand il pensa qu'elle devait être sèche, il retrouva sa peinture tellement remplie de crevasses, qu'elle était complétement perdue!

Le premier mouvement de Van-Eyck fut de se livrer au désespoir; mais réfléchissant bientôt que ni la douleur ni la colère ne remédiaient à rien, il reprit courage et se fit à lui-même le serment de préserver ses autres œuvres d'accidents semblables; mais comment atteindrait-il ce but? *That is the question.*

Tout ému et tout pensif, il s'enferme sur l'heure dans le réduit qui lui servait de laboratoire, et appelant à son aide toutes les connaissances chimiques qu'il avait pu acquérir, il ne prit ni repos ni trêve avant d'être parvenu à arracher à la science le secret dont il avait si grand besoin. Ce ne fut qu'au bout de quarante-huit heures de travail incessant et d'essais mille fois avortés que la peinture à l'huile fut enfin découverte! découverte qui excita d'abord une surprise générale à laquelle succéda bientôt l'admiration, et, hélas! à la suite de l'admiration, l'envie et la haine; d'autant que Van Eyck avait naturellement voulu conserver pour lui seul cet important secret et que ses œuvres alors se couvrirent d'or dans toute l'Europe.

On ne regarde pas Bruges comme la ville natale de cet artiste de génie, qui devait changer son pinceau en couronne, et on pense qu'on lui donna le nom de Jean de Bruges parce qu'il habita très-longtemps ce pays. On croit qu'il vit le jour à Maer-Eyck, c'est-à-dire Eyck sur-Meuse. On ignore quels furent ses père et mère, et également son nom véritable, puisqu'il portait, selon l'usage de ce temps-là, le nom de sa ville natale quand il se rendit célèbre. On connaît seulement son frère Hubert et sa sœur Marguerite, qui, tous deux peintres comme lui, partagèrent sa fortune, s'ils ne partagèrent pas sa gloire.

Cᵗᵉˢˢᵉ DE BASSANVILLE.

## Les Menus de la Saison

*Août.*

DE LA LOTTE

La lotte, qu'il ne faut pas confondre avec la barbotte, est un friand poisson d'eau douce participant de l'anguille et de la lamproie. Son foie est excessivement délicat et qui peut en réunir une quantité suffisante pour composer un plat, se procure, s'ils sont préparés avec soin, une des plus grandes jouissances gastronomiques.

Les foies de lottes s'emploient dans les garnitures à *la Chambord*, à *la Régence*, et à illustrer plusieurs autres ragoûts de la haute cuisine. Malheureusement leur rareté les maintient toujours à des prix fort élevés.

Les lottes se préparent en *friture*, à *la poulette*, à *la Tartare*, en *matelote vierge*, etc., etc. Voici deux excellentes manières de les apprêter.

*Lottes glacées.* — Limoner les lottes, les vider et leur remettre ensuite le foie dans le corps et les piquer de fins lardons assaisonnés. Couper en dés de la rouelle de veau; faire suer cette viande dans une casserole, la mouiller de bouillon; la laisser cuire à petit feu et passer ensuite au tamis; mettre à cuire les lottes dans le jus qui en résulte, en y adjoignant une fine tranche de jambon et un bouquet garni. Quand elles sont cuites, les glacer et les finir comme un fricandeau et les servir accompagnées de citrons.

*Lottes à la bonne femme.* — Limoner les lottes et les faire cuire avec du vin blanc, de l'oignon coupé en tranches, persil, ciboules, sel, poivre, girofle et un morceau de beurre. Quand elles sont cuites, les dresser et les servir dans leur court-bouillon réduit, accompagnées de tartines au beurre frais et aux fines herbes crues.

MENU D'UN DINER DE FAMILLE

Potage julienne.
Côte de bœuf braisée garnie d'oignons farcis.
Lottes glacées.
Poularde rôtie.
Macédoine de légumes en salade.
Omelette soufflée.

LE BARON BRISSE.

## REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Les corsets de la maison De Plument, irréprochables de formes, moulant la taille dans la perfection, nous paraissent indispensables avec les corsages-cuirasses adoptés par la mode. Si nous recommandons à nos lectrices les corsets de cette maison, c'est qu'ils donnent à la taille beaucoup de souplesse et d'élégance.

Le corset Sultane, médaillé à l'Exposition de Vienne, soit en fin coutil, moire, satin ou poult de soie, est toujours orné avec un goût exquis. Sa coupe merveilleuse permet de l'adapter aux conformations les plus diverses. Il en est de même du corset Élise. Quant au corset-cage, c'est le corset de la jeune fille et de la jeune femme qui ne peuvent supporter la plus légère contrainte.

Sans les jupons et tournures de la maison De Plument, il n'est pas de femme élégante. Le jupon Royal, le jupon Papillon et le jupon Froufrou sont trois modèles recommandables à tous les points de vue. Le jupon Valentine est tout spécialement destiné aux toilettes de rue.

De toutes les tournures indépendantes, nous signalerons les tournures Henri IV, Angot et Dubarry comme les modèles du genre.

Jupons, tournures et corsets de la maison De Plument se trouvent rue Vivienne, 33.

La maison *Violet*, rotonde du Grand-Hôtel, boulevard des Capucines, vient de traiter avec Goupil, éditeur, pour avoir le droit exclusif de la reproduction du *Printemps*, ce charmant tableau de Cot qui a eu un si grand succès au salon de l'année dernière, et certes, nul sujet ne saurait être plus charmant, reproduit sur soie et satin. Recommandons de la même maison les riches nécessaires de toilette, la brosserie en ivoire, et surtout une merveille d'art : une glace en ivoire ciselé, digne de figurer dans un musée. Le nécessaire de toilette dont il est parlé plus haut doit être garni en parfumerie à la glycérine, pommade, eau de toilette et crèmes de beauté, au nombre desquelles citons la crème froide mousseuse et crème Pompadour. Le savon royal de Thridace est trop connu et apprécié pour en reparler; c'est un des fleurons de la couronne de la maison Violet, dont il faut encore citer l'un des plus charmants produits, l'extrait de violettes, pour le mouchoir, dont le parfum semble émaner d'un bouquet de violettes naturelles.

## PLANCHE DE PATRONS

*Premier côté.*

**Dolman**

(Dessin 2 du numéro de ce jour.)

N° 1. ——— Devant du dolman.
N° 2. ——— Col.
N° 3. X—X—X—X—X— Dos du dolman.
N° 4. ——— Dessus de la manche.
N° 4 *bis*. ——— Dessous de la manche.

**Tunique chasseur pour jeune garçon**

(Numéro du 9 août. — Dessin 11.)

N° 5. —O—O—O—O— Devant de la tunique chasseur.
N° 6. —8—8—8—8—8— Dos.
N° 7. ——— Manche.

**Veste ronde et gilet pour garçon de dix ans**

(Dessin 14 du dernier numéro.)

N° 8. X—X—X—X—X— Devant.
N° 9. ~~~~~~~ Dos.
N° 10. ~~~~~~~ Manche.
N° 11. XXXXXXXXXX Devant du gilet.
N° 12. —O—O—O—O— Dos du gilet.

**Camisole de Dame**

N° 13. ~~~~~~~ Devant.
N° 13 *bis*. ~~~~~~~ Col.
N° 14. OOOOOOOOO Dos.
N° 15. XXXXXXXXX Manche.

*Second côté.*

**Robe d'enfant**

N° 1. —I—I—I—I—I— Devant du corsage d'enfant, s'ouvrant comme une petite veste figaro sur le plastron n° 3 sur lequel il s'adapte; les lettres A et B indiquent le raccord de l'épaulette, le C et le D, celui de la couture du dessous du bras.

N° 2. —I—I—I—I— Dos du corsage tenant au devant par les mêmes lettres de raccord et se boutonnant suivant indication.

N° 3. —I—I—I—I—I— Plastron du corsage sur lequel s'appuient les deux parties du devant, lesquelles sont brodées, tandis que ce plastron reste uni; il est simplement orné de boutons de perçale.

N° 4. —I—I—I—I—I— Manche courte de la robe d'enfant.

N° 5. —I—I—I—I—I— Partie du devant de la première jupe donnée dans son entier, les lettres G et H, répétées de chaque côté, indiquent le raccord avec la partie des côtés.

N° 6. ——— Lé de côté de la première jupe, tenant au devant par les lettres G et H, et au dos l'I et le J, il faut deux lés semblables à ce numéro, tandis qu'au numéro précédent, il ne faut qu'un morceau.

N° 7. ——— Lé de derrière de la première jupe, tenant au côté par les lettres I et J, ce patron se coupe double, et une couture se fait derrière entre les deux O barrés.

N° 8. —O—O—O—O— Partie du devant de la seconde jupe, dont il ne faut, bien entendu, qu'un morceau; le lé de côté se raccorde entre les lettres G et H, et comme ceux-ci sont plus longs que notre partie du devant, on y forme des plis creux pour les ramener à même hauteur; ces plis font bouffer en panier un peu les lés de côté.

N° 9. ——— Lés de côté de la seconde jupe, tenant au devant par les lettres G et H, et au dos par deux K. La partie des plis est indiquée par une ligne ponctuée; il faut deux parties semblables à ce patron.

N° 10. —8—8—8—8—8— Partie de derrière de la seconde jupe donnée dans son entier, tenant aux petits côtés par les lettres K qui sont répétées de chaque côté. On monte les quatre morceaux formant seconde jupe sur une ceinture ayant la grosseur de l'enfant, et dont le tracé est donné au n° 12.

N° 11. ——— Patte de la ceinture, laquelle se fait en double, et retombe sur la tunique.

N° 12. ——— Morceau de la ceinture, lequel doit être répété, autant que besoin est, pour arriver à la grosseur voulue.

## RÈBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÈBUS

A huit ans, Mozart était déjà très-grand musicien.

Paris. — A. Bourdilliat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.